

« Jésus de Nazareth, c'est moi ? »

A ces accents surhumains, les soldats tombent anéantis. Ischariote tombe avec eux, mais il se relève aussitôt. Satan veille auprès de lui ; invisible, mais triomphant, il se pend au-dessus de la tête de Judas une couronne de feu ; elle effleure son front ; elle le marque du sceau de la réprobation, au moment où ses lèvres impriment sur les joues divines de son maître le baiser infernal. La plus horrible des trahisons est accomplie ; les soldats connaissent la victime qu'ils doivent saisir.

« Judas ! dit le Messie en le regardant avec une tendre compassion, tu me trahis par une marque de tendresse !... Infortuné ! pourquoi cette heure terrible a-t-elle sonné pour toi ?... »

Et se tournant vers les soldats, il leur tend les mains pour qu'ils les chargent de liens. L'intrépide Simon-Pierre ne peut plus contenir son indignation ; il se précipite sur les téméraires qui osent porter une main sacrilège sur son maître. Il blesse l'un d'eux, mais Jésus guérit aussitôt cette blessure.

« Si je demandais des secours à mon père, dit-il au vaillant apôtre, des légions d'anges descendraient des cieux pour me servir. Résigne-toi, mon ami, les temps sont accomplis. »

Il dit et s'abandonne aux soldats qui le conduisent au palais du grand prêtre. Judas le suit de loin avec une joie insensée. Mais bientôt le délire, les illusions qui l'ont ébloui s'affaiblissent. Après l'avoir poussé jusqu'au point où il n'est plus pour lui de salut possible, Satan l'abandonne à lui-même, et lui permet de voir l'énormité du forfait qu'il a commis, l'étendue du danger où il a plongé le Messie.

Judas a entendu prononcer l'arrêt de mort de son maître, il l'a vu traîner au supplice ; mais ce n'est point le remords, le repentir, c'est le désespoir qui a remplacé dans son cœur la fureur du crime. Il a dirigé ses pas tremblants vers le temple. En s'avancant sous ces voûtes silencieuses son visage devient plus livide ; ses dents se choquent, tout son corps frémit. C'est en vain que sa pensée cherche une prière : son âme est fermée à cette douce consolation. Jetant avec égarement aux pieds des prêtres l'or qu'il a reçu pour prix du sang de Jésus, il s'enfuit épouvanté. Sa frénésie le pousse vers le même lieu où le prince des ténèbres l'égara par un rêve perfide. Là, il s'arrête et s'écrie :

« Meurs ! Tes angoisses finiront avec la vie... Mais le Dieu de Moïse a dit : « Tu neteras point ! » Eh ! que m'importe le Dieu de Moïse ? Je ne le connais plus !... Le désespoir, voilà le Dieu du traître ; il m'ordonne de mourir !... Meurs donc, misérable !... Tu trembles !... L'amour de la vie s'éveille en toi !... Tu veux vivre quand une tombe creusée par tes mains t'enveloppe de toutes parts !... Et toi, âme de boue qui parles en moi, comme si tu étais éternelle, n'espère point pour perpétuer mes souffrances, ma punition, vivre après ma mort !... Tu périras avec ce corps dont tu fus l'esclave... Qu'un dernier criminel voue au néant !... »

Deux habitans du ciel ont suivi Judas ; ils l'observent en silence. L'un d'eux, affligé de la perte certaine de l'infortuné confié à sa garde, soupire profondément.

« Je te l'abandonne, dit-il à son ami céleste ; je te l'abandonne à toi, Abaddon, ange de la mort ! J'ai voulu le voir une dernière fois, car je l'aimais... je l'aime encore !... cependant je te l'abandonne : l'Eternel l'exige. Accomplis ses décrets immuables, terrible agent de sa colère. Il t'appelle quand il punit ; ma tâche est de bénir, de protéger ; elle finit là où commence la tienne. »

L'ange Ithuriel s'enfuit en se voilant le visage. Abaddon fixe ses regards sombres et pénétrants sur Ischariote, et lui adresse ces paroles terribles :

« Que le sang que tu vas verser retombe sur ta tête ! homme de poussière, tu vas éteindre ton soleil ! La mort et la vie étaient devant toi, tu as choisi ! Riant soleil, étincille-toi ! Arrivez, terreurs des agonisants. Entr'ouvre-toi, tombe glace ! Destruction, reçois le suicide ! »

Judas entend la voix de l'immortel, et dans son délire il croit reconnaître les accents du Messie mourant sur la croix.

Tu demandes mon sang ! prends-le, le voici !... »

Il dit, et le regard fixe, les cheveux hérissés, la poitrine haletante, les lèvres plissées par un sourire sardonique, ses mains déchirent ses entrailles inhumaines qui sont restées muettes quand il a trahi son ami, son maître, son Dieu !

L'ange de la mort recule saisi d'horreur. Le cœur de Judas se brise ; il cesse de battre, et son âme ébranlée se cramponne plus fortement au corps qui lui servait de demeure. D'un geste Abaddon lui ordonne l'abandonner le front du mourant. Le principe de la vie se sépare aussitôt du cadavre. Ce principe devient un être léger, faible, imparfait. Il retrouve la faculté de penser, de sentir, mais il n'est accessible qu'à la douleur.

« Qui suis-je ? dit-il, Judas vient de mourir, et Judas vit de nouveau ! Elle est encore là, à mes pieds, froide, inanimée, mon affreuse dépouille ! Mes formes nouvelles sont vagues, ténébreuses, sinistres comme mes sensations... Suis-je le fils de la nuit et du chaos ?... Quelle est sur ce tertre cette ombre menaçante ? Elle brille d'un éclat effroyable !... C'est le juge de l'univers !... Anathème sur toi, Judas ! suis !... »

Abaddon le saisit de sa main puissante, et l'entraîne au milieu d'un sombre nuage qui bientôt s'arrête au-dessus de Golgotha. La droite de l'ange qui tient le glaive formidable s'incline vers la croix où le fils de l'Eternel expie les péchés du monde. Le regard de Judas est forcé de suivre cette direction.

« Contemple l'agonie, les souffrances de ton maître, de ton Dieu, lui dit l'ange de la mort. Tu te tords en vain sous mes pieds, misérable vermisseau !

Compte chaque goutte du sang de la rédemption. Il efface les péchés du monde : pour toi seul il n'est point de miséricorde ! Que les crimes des générations passées qui en ce moment pèsent sur le Messie, retombent sur toi !... I c'est Christ a vaincu ! Entends-tu les chœurs d'anges célébrer sa victoire ! ne troublons point leur sainte extase. »

Et l'entraînant de nouveau, il erre avec lui à travers les étoiles lointaines. Tous deux s'arrêtent enfin sur un astre inconnu dont la douce lueur éclaire l'immensité silencieuse de la création. Abaddon désigne les cieux au sombre esprit qui fut Judas.

« Voilà le séjour des amis du Christ, lui dit-il, un crêpe funèbre le voile encore, mais tu peux entrevoir une partie des félicités ineffables que tu as perdues. Un de ces douze sièges d'or était le tien. Un apôtre plus digne de ce nom remplira le trône que ton crime a laissé vacant. »

Le désespoir qui s'était emparé d'Ischariote à la vue de la croix, du Christ mourant, l'avait anéanti ; le regret des biens qu'il a perdus lui rend la force de souffrir. Il gémit, il se tord, il cherche à se soustraire par la fuite au pouvoir de l'Ange ; Abaddon le retient.

« Reste, misérable, s'écrie-t-il, sois immobile à l'entrée des cieux comme le rocher l'est au fond de la mer ! compte les jouissances qui te sont refusées, et tu auras la mesure des tourmens qui t'attendent !

A ces mots il monte au sanctuaire de l'Eternel, il adore sa puissance, sa justice. Après une longue et fervente prière il revient près de Judas et le conduit aux confins de l'univers. Là, un bruit confus, menaçant, part d'une masse immense, informe ; rebelle à toutes les lois du mouvement, de l'ordre, de l'harmonie ; elle s'élançait et se précipite à travers l'espace qui lui fut désigné dans l'infini. Tout à coup elle interrompt sa course vagabonde ; elle attend l'homme que l'ange de la mort lui amène. Abaddon s'y élance, il traîne Judas jusqu'au sinistre portail. Les deux séraphins qui en gardent l'entrée reconnaissent le traître et le portail s'ouvre. Aucun sentier visible ne conduit dans l'abîme hérissé de monts stériles que sillonne une pluie de feu. Au milieu des ravins qu'elle a creusés la terreur aux cheveux épars, au teint livide, aux yeux égarés, s'avance vers Judas. Le réprouvé comprend toute l'horreur de son éternité ! Il se débat avec fureur. Abaddon le saisit d'une main, de l'autre il incline la pointe de son glaive au-dessus de l'abîme.

« Voilà le séjour de la damnation, le tien. C'est pour sauver les enfans d'Adam de ces horreurs, que le Christ est mort sur la croix ; mais son sacrifice ne rachète que ceux qui le chérissent, qui l'adorent, qui espèrent en lui. Tu l'as méconnu, tu l'as trahi, tu l'as vendu !... »

Il dit, précipite Judas au fond de la géhenne, et revient aux pieds du trône de l'Eternel attendre de nouveaux ordres.

CORRESPONDANCE.

M. L'EDITEUR,

Vous avez plusieurs fois demandé la collaboration de vos abonnés. C'est trop de modestie et ceux qui vous lisent en sont convaincus. Je ne veux pas en dire davantage, parce que vous ne m'imprimeriez pas ; mais tout incapable que je sois, j'ai répondu à votre appel et vous transmets les réflexions que m'a inspirées la fête de la Compassion de la Ste. Vierge.

NOTRE-DAME-DE-PITIÉ.

Cette fête si triste et si attendrissante, que nous venons de célébrer, fait naître trop d'idées touchantes dans le cœur des vrais enfans de Marie, elle nous rapporte trop l'amour et les douloureux sacrifices de cette tendre mère, un cœur percé d'un glaive, pour qu'il ne soit pas agréable à vos lecteurs qu'on vienne méditer avec eux sur les souffrances de la mère de Jésus, dans le moment où l'Eglise, en deuil de son époux, se nourrit, pour ainsi dire, du souvenir de ses souffrances, où de lugubres cantiques ont remplacé le joyeux *Alléluia* du jour de fête, où le son argentin des cloches a fait place à un sinistre silence, qui nous fait souvenir du calme effrayant qui suivra la terrible seconde où l'univers s'ébranlera et précédera la redoutable son de la trompette qui éveillera les morts dans leurs tombeaux, pour assister à la fin des siècles et au commencement de l'éternité.

Mère de Dieu, reine du Ciel et de la terre, et Dame de pitié !... Ces deux premiers titres sont si magnifiquement élevés au-dessus des plus orgueilleuses appellations inventées pour caresser la vanité des créatures, qu'il n'est pas étonnant que les orateurs sacrés ; qui ont le bonheur de célébrer les langes de Marie, le cœur pénétré d'amour et de reconnaissance pour l'ineffable protection dont elle couvre l'humanité toute entière, de vénération pour ses vertus presque surhumaines, et d'admiration pour l'immortelle auréole de gloire, dont les titres d'épouse et de mère de Dieu ont orné son front virginal ; il n'est pas étonnant, dis-je, que les orateurs chrétiens éblouis par ces brillantes qualités, les prennent pour texte de leurs discours plutôt que les angoisses de la Mère de douleur.

Cependant l'esprit frémit s'il se repose sur les phases de la passion du Sauveur, sur le calice si amer d'angoisses, de souffrances et d'espoir que sa divine mère a bu jusqu'à la lie. En effet l'imagination la plus vive et la plus lugubrement fertile pourra-t-elle accumuler plus de tourmens sur une même tête ? pourra-t-elle inventer un drame plus terrible, des scènes plus douloureuses et une péripétie plus sanglante et plus tragique ? Quoi de plus épouvantable que ces horribles et ténébreux outrages de cette plus horrible journée du lendemain, où Marie vit son fils si tendrement aimé traîné, comme un vil criminel de tribunal en tribunal, hué, basoué, fouetté, cou-